

Si c'était écrit ...

Tous droits réservés par Guy Dettmar

I

Le coucher du soleil se prolongeait au -dessus de la mer de nuages, les rouges s'intensifiaient. Un instant silencieux, nous reprîmes notre conversation. Mon voyage en Afrique Noire était tombé à l'eau, je parlais avec toi au Maroc.

L'hôtesse de l'air nous tendit les plateaux-repas. Tu défis mes emballages et découpas le blanc de poulet tant bien que mal avec le couteau en plastique.

Mon périple à travers le Mali et le Burkina Faso devait durer deux mois. J'avais acheté la moustiquaire, la nivaquine, un filtre pour l'eau, j'avais l'adresse des hôpitaux, bref je m'étais préparé au pire. « Cela montre bien que tu t'en allais à contre-cœur dans ces pays à risques » et tu ajoutas en souriant, « Mais qui n'a pas rêvé de Tombouctou ? »

Aujourd'hui je t'accompagne au Maroc d'un cœur léger, j'avais été d'emblée séduit par ton projet, je pressentais que nous allions vivre quelque chose d'unique.

L'avion amorçait la descente, à travers le hublot, on distinguait les lumières de Marrakech.

Un à un, les passagers tendirent leurs papiers d'identité. La vérification de ton passeport se prolongea. Un homme en civil consulta à son tour tes papiers, et te demanda tes date et lieu de naissance. Il te pria ensuite de te ranger sur le côté et d'attendre. Même scénario pour moi.

Lorsque tous les passagers furent partis, il nous rendit les papiers sans la moindre explication. Tandis que nous attendions l'arrivée de nos bagages sur le tapis roulant, le même homme s'approcha et nous demanda si nous connaissions déjà le Maroc. Tu répondis que c'était ton troisième séjour dans « ce beau pays » et que cette fois tu allais le faire découvrir à ton père. L'homme ne posa pas d'autres questions, il se contenta de nous observer. Nos sacs à dos arrivèrent, nous les attrapâmes et filâmes vers la station de taxis. « Pourquoi avoir mis l'accent sur « ce beau pays », te demandai-je ? « La flatterie, ça vaut un bakchich... »

Tu m'emmenas sur la place Jemaa el Fna noire de monde. On se pressait autour des stands à brochettes enfumés, on se bousculait autour des attractions, femmes dansant au rythme des derboukas et charmeurs de serpent. Il était onze heures du soir, le dépaysement était total. L'odeur des grillades nous poursuivait jusqu'à l'hôtel.

.La nuit était chaude, trop chaude pour dormir. Tu évoquas ton précédent voyage dans le sud marocain, qui s'était terminé par le rapatriement sanitaire de ton frère David. Je te racontai à mon tour comment mon coup de foudre pour la Tunisie avait balayé de mon cœur mon amour pour Shirley. Le choc africain, je l'avais reçu en débarquant pour la première fois à Tunis en 1959. Dès que j'avais posé le pied sur le sol tunisien, j'étais devenu un autre, et cet autre c'était moi, moi pour de bon ! Je m'étais délesté de mes angoisses, mes complexes. J'avais oublié que je n'avais plus ma main droite. Timide encore, mais ivre de liberté, je foulais le continent de tous les possibles. Les bruits, les couleurs, les voix, les odeurs, les bruits, les couleurs, les habits, les visages, la peau, les regards m'avaient transporté aux antipodes de Pfastatt, mon village natal confiné, ordonné, suffisant, étouffant.

Dans mon complet anthracite, choisi avec Shirley chez Burton à Manchester, dans mes souliers fermés en cuir noir, je descendais l'avenue Habib Bourguiba, les palmiers se tenaient au garde à vous. J'étais la cible des mendiants et des cireurs de chaussures.

Je buvais un citron pressé à la terrasse d'un café, lorsqu'un garçon, le sourire aux lèvres, s'agenouilla devant moi, attrapa mon pied et le posa sur la partie surélevée de sa caisse. Je voulus l'en empêcher. Mais en souriant, le garçon me dit : « Beaucoup poussière ! Monsieur, ...si moi pas cirer, moi triste ! » Les deux brosses allaient et venaient déjà. Je transpirais, je ne voulais pas accepter cette relation de maître à serviteur. Mais tout se passa très vite. Il tapa un coup contre la caisse, saisit l'autre pied. Ses gestes étaient rapides comme l'éclair. Plusieurs fois il changea d'instrument avant de taper les deux coups de la fin.

Je venais de regarder la pauvreté en face et elle me souriait. J'en étais bouleversé. Le petit cireur ne semblait pas avoir honte de ses manques. Mon propre manque en était normalisé.

Durant mon séjour à Sbeitla, j'accompagnais parfois mon beau-frère dans ses tournées des dispensaires. Un jour nous avons traversé Kasserine pour rejoindre les environs du Kef. Pendant que mon beau-frère examinait les malades, l'instituteur me montra son école, puis m'emmena jusqu'à Sakiet Sidi Youssef. Il tenait à me montrer le village qui avait été bombardé le 8 février 1958 par l'aviation française : « C'était un jour de marché, au lieu de toucher les camps des algériens, ils ont tué 70 villageois... » L'instituteur arrêta la voiture un peu avant Skiet Sidi Youssef. Avait-il l'intention de me faire découvrir les camps FLN ? Soudain deux hommes s'avancèrent d'un pas décidé, un revolver braqué sur moi. L'instituteur les arrêta et il y eut une violente altercation en arabe. Nous regagnâmes à grands pas la voiture : « Ils sont à bout de nerfs, ils vous prenaient pour un espion... »

La Tunisie me libéra de Shirley qui venait de rompre avec moi pour se consacrer au théâtre. Elle avait été fière de m'annoncer qu'elle allait jouer à Londres dans *Lysistrata*, la comédie d'Aristophane, où les Athéniennes se dérobent au devoir conjugal pour sauver la paix. En somme, j'étais déjà une victime du féminisme. Dans les ruines de Sufetula abandonnées au soleil et au vent, je lui écrivis mon ultime lettre d'amour.

L'eau rêvée de l'oued entoure la cité en ruines, Sufetula. Cyprès et eucalyptus rivalisent avec les colonnes corinthiennes tronquées.

Je fouille les tombes avec Salem. Nous déplaçons les dalles épaisses, les lits sont vides. J'habite le temple de Vénus, la nuit est belle. L'amour n'est jamais qu'une morte que j'extraits des enfers. Une morte qui doit naître, toujours renaître.

Thermes abandonnés, théâtre au bord du précipice ! L'arc de triomphe jette son ombre glorieuse sur les sables, sa propre poussière des temps. Je fouille, je cherche ton visage, ton effigie sur les vieilles pièces de monnaie.

Le soleil de midi me terrasse, je me réfugie à l'ombre de la porte monumentale. Des nomades s'y reposent déjà. De jeunes Bédouines sourient en dévoilant leurs dents de lait. Je les envie, ceux qui ont pour demeure l'ailleurs, aujourd'hui Sufetula, cette morte sur les rives de l'eau rêvée de l'oued, que je fouille et qui ressemble à ton âme.

Tu t'étais endormi, même la voix aiguë du muezzin amplifiée par des haut-parleurs placés au sommet de la Koutoubia ne te réveilla pas.

Le lendemain matin, tu m'emmenas dans le souk. Je te suivais. Les marchands assis devant leur échoppe nous regardaient passer, sans nous interpeller. De retour sur la place Jemaa el Fna tu achetas des bananes : « Larbi ? » te demanda le commerçant. « Algérien, je vis en France. » Pour faire authentique tu pris l'accent des « beurs » parisiens.

Lorsque tu négocias la location d'une voiture, tu mis en avant ton autre prénom Djamel. Emmanuel ça faisait trop touriste. A cet instant n'aurais-tu pas aimé être plus arabe, autrement arabe que tu l'es ? Parler arabe ? Une certaine nostalgie t'envahissait peut-être, la nostalgie de cette autre existence que tu aurais pu vivre, de cet homme que tu aurais dû être et que tu n'étais pas et que tu ne seras jamais. « Tu es Djamel et Emmanuel..., Emmanuel et Djamel ! »

Dans la petite Fiat Uno nous franchîmes le col de Tizi-n-Tichka : je ne traversais pas le Styx, ce n'était que l'Atlas marocain et mon passeur n'était autre que mon fils. Pourtant j'étais anxieux. Nous naviguâmes à travers la dureté des rochers, le néant des pierres, le vertige des ravins, l'extinction de vie, nous serpentâmes entre les pans plissés des entrailles de la montagne, nous parcourûmes un territoire infernal, où siégeait la mort. Le soleil était gros comme mon cœur en éruption. A l'infini tout était vide de vie. Mais je le voulais, ce désert ! Nous le désirions : la nudité, l'immensité, l'aridité, la lumière, la nuit.

Devant nous se dressait une nouvelle barrière montagnaise. La route passait par une entaille, un V parfaitement érodé. Qu'y avait-t-il de l'autre côté ? Dans le lit sec du Draa végétaient des palmiers. Nous dépassâmes Ouarzazate. Nous fîmes étape à Zagora : j'ouvris

la porte-fenêtre de la chambre d'hôtel. Le balcon donnait sur la palmeraie. Un fort vent de sable troublait l'atmosphère, les palmiers gesticulaient en tous sens.

A travers les volets à claires-voies des dagues rouges poignardaient la nuit et nous réveillèrent. Dehors la lumière rasante du matin tremblait dans l'onde verte des bouquets pennés. Les fûts écaillés plongeaient dans la terre quadrillée de jardinets fertiles, traversés de rigoles.

La route goudronnée s'arrêtait à M'Hamid devant l'hôtel Sahara. Lahbib, le patron de la maison nous reçut et nous proposa plusieurs formules de méharées. Nous optâmes pour les grandes dunes de Ch'Gaga, avec retour en 4x4, car tu devais retourner à Paris dans 10 jours. Là encore, tu avais repris ton prénom Djamel. Lahbib nous annonça le prix de la méharée. « Marchander, c'est être arabe ... » m'avais-tu expliqué. Et tu adorais négocier. Ce jour-là, Dieu sait pourquoi, tu fus plutôt généreux et moins arabe. Tu réglas le montant sans discuter, avant de vider ton verre de thé.

Le départ était prévu pour trois heures de l'après-midi. Je fis la sieste dans une chambre rudimentaire, mais bien ombragée. Tu étais allé te promener dans la palmeraie. Tu n'étais plus cet Emmanuel que tu avais voulu devenir à notre arrivée à Montpellier. Si près de l'Algérie interdite, le pays qui t'échappait et que tu ne cessais d'inventer en t'inspirant du Maroc, son ersatz, tu devenais Djamel. L'Algérie gangrenée par l'islamisme t'effrayait comme une mère infanticide.

Et moi, qui suis-je pour toi ? Le père ersatz avec qui tu as choisi de fouler la terre de tes ancêtres, ce père qui t'as pris avec la main qu'il n'a plus ?

A trois heures, deux jeunes Marocains en gandoura bleue, Mustafa notre guide et Saïd, le chamelier, chargèrent les dromadaires. Avant de nous mettre en route, Lahbib nous coiffa d'un chèche noir. Nous empruntâmes le lit de l'oued Draa, Styx à sec, pas d'esquif mais trois dromadaires et un guide-passeur. Lui, seul, connaissait notre destination. Après deux heures de marche, nous vîmes l'abri d'une sentinelle marocaine dissimulée derrière quelques tamaris. Mustafa nous dit: « Défense d'approcher, tout est miné ! »

Nous bivouaquâmes à la tombée de la nuit, au pied d'un monticule de sable. Saïd entrava les pattes des chameaux, qui sautillèrent jusqu'aux branches vertes d'un tamaris. Le soleil disparaissait derrière l'horizon plat. Au cours de l'après-midi Mustafa avait ramassé du bois mort, il l'alluma et le feu nous éclaira. Il prépara le thé tandis que Saïd s'occupait du repas.

Allongé sur un mince matelas de mousse, dans mon sac de couchage, je ne regrettais plus d'avoir oublié ma lampe de poche : le ciel nous envoyait des étoiles filantes. Tu voulais que je revienne à la Tunisie : « Promis, je ne m'endormirai pas ce soir ! » Je te parlai alors de l'Abbé Petit que j'avais accompagné lors d'une de ses visites pastorales. « Il faut les aider ! » avait répété le prêtre : la mère des huit enfants était Française, elle était venue s'installer en Tunisie avec son mari tunisien, au chômage depuis la fermeture des mines de cuivre. L'homme était allongé sur un tapis dans l'unique pièce du taudis. Il était

atteint de tuberculose. La mère entourée de ses 5 filles disait d'une voix désespérée : « Le consulat a refusé de nous délivrer le visa ! ... je n'ai pas de médicaments ... ! »

Mon beau-frère, médecin à Sbeitla à qui je décrivis la situation préconisait un traitement qui devait venir de France. Où trouver l'argent ? J'étais décidé à agir. J'écrivis un texte *Terre Biblique* avec l'intention de le lire à Dijon, lors du banquet annuel des Anciens de Saint François de Sales. J'y relatais la visite pastorale en compagnie de l'abbé Petit. J'étais sûr que les Anciens de Saint François allaient recevoir mon message avec compassion. Autour de l'évêque de Dijon, il y avait les prêtres, les généraux de l'armée française, les avocats, les médecins, les commerçants. La voix du prêtre résonnait toujours à mes oreilles : « Il faut les aider ! » Or, l'abbé Thomas, mon ancien professeur de français et de latin, à qui j'avais soumis le projet, m'interdit catégoriquement de lire le texte, surtout pas de quête, bienséance oblige. L'heure de dire adieu ou plutôt au diable à cette société égoïste et imbue d'elle-même avait sonné.

Nous avançons. Les parasites de la vie moderne avaient disparu. Nous avançons. Qu'allions nous découvrir ? L'horizon vide, hamadas, ergs noyés de lumière, nous. Plus de travail pour me distraire, plus d'alcool pour m'oublier, plus de tentations, j'étais face à moi-même. Sans la moindre distraction, sauf celle de marcher. Il me suffisait pas d'ôter le superflu qui constituait l'essentiel de mon existence, pour que je me retrouve tel que j'étais, un désert de souvenirs.

Et toi, tu marchais silencieux, entre Mustapha et Saïd, au même rythme, avec la même souplesse, la même grâce, avec la même détermination comme s'il y avait là-bas, au-delà de l'horizon, quelque chose d'essentiel.

Tentais-tu de t'identifier à eux ? Saïd allait pieds nus. Toi, tu parcourais la hamada de pierres noires brûlées par le soleil dans des sandalettes poussiéreuses. Tu refusas de monter sur le dromadaire et m'obligeas à m'y installer, car la crevasse à mon gros orteil saignait. Tu prenais soin de moi, j'étais le « hadj ». Le chamelier te reprocha même de fumer devant moi.

Chaque jour nous marchions du lever au coucher du soleil avec une pause pour le repas et la sieste à l'ombre d'un tamaris aux heures les plus chaudes. Je découvrais alors que le désert était habité par des mouches collantes, par des fourmis affairées qui zigzaguaient le postérieur en l'air, mais ne s'intéressaient pas à moi. Je me voilais le visage avec le chèche. Au-dessus de ma tête, un chant : agrippé à l'extrémité d'une branche, un oiseau noir et blanc trillait, puis caquetait. Il guettait notre départ pour picorer les restes.

Saïd passa un nœud coulant derrière les molaires de la mâchoire inférieure de chacune des trois bêtes qui protestaient en blatérant, puis les attacha entre elles. La corde à la main, il menait le premier dromadaire, suivi des deux autres, en cordée. Calé sur le dos de celui qui fermait la marche, je me laissais bercer au rythme des pas. Saïd contournait les gros amas de sable. Mustapha avançait en inventant la route, guidé par le soleil. Il fallait arriver avant la tombée de la nuit. Arriver où ? Là où l'on bivouaquait, à un autre endroit que la veille.

Bien sûr, c'était ce voyage qu'il fallait faire, où pouvions-nous mieux nous rencontrer ? Il allait nous mener à nous.

Un tourbillon de sable se promenait devant nous. Le « chergui » vient d'Algérie et souffle en principe le matin ! expliqua Mustafa, le « sahali », par contre, se lève l'après-midi à l'ouest du Sahel. L'eau chauffait sur le camping-gaz. Le thé fut servi. Saïd tapa sur un bidon vide en guise de derbouka et chanta. Et toi, tu désinfectas et pansas mon gros orteil.

La faucille s'imposait un peu plus. Je me tournai vers toi. Tu dormais. Je te regardai et je revis les pas qui nous avaient mené vers toi. Mais pour te rencontrer, toi, il avait fallu que Claire et moi, nous rencontrions. A Dijon, où je terminais ma licence d'Allemand, je m'étais amusé à provoquer le destin. Au moment de remplir le dossier de candidature à un poste d'assistant en Allemagne, j'avais joué en quelque sorte à la roulette russe. Dans la rubrique « choix des villes », j'avais écrit « sans préférence ». J'avais voulu mettre à l'épreuve le Maître de mon destin. Oui, c'est grâce à cet anti-choix, à un coup de baguette magique, que nous sommes ici, ensemble, dans la nudité saharienne.

Cinq mois après l'envoi du dossier, je m'étais retrouvé à Lübeck. En décembre tous les assistants du nord de l'Allemagne s'étaient réunis et parmi eux se trouvait Claire. Coup de foudre. L'amour m'avait délivré de mes angoisses. L'arbre nu de janvier, l'arbre élagué, avait reverdi. Tu connais la suite.

Djamel, rien, absolument rien, ne laissait prévoir que nous allions nous rencontrer. Et pourtant quand je me retournais pour scruter mon passé, de nombreux indices apparaissaient : mon accident, par exemple, a dévié la trajectoire de ma vie. Je n'allais plus devenir celui que j'aurais dû être. Mais ce qui était arrivé devait m'arriver. C'était écrit. Rien, non plus, ne m'aurait laissé penser que ma route allait me mener vers l'Afrique, que j'allais vivre l'Afrique, que j'allais la partager jusqu'au bout de ma vie, l'aimer. Notre Afrique, à Claire et à moi, et à David, c'est bien toi, Djamel -Emmanuel.

Le tamaris était déplumé, nous nous étions abrités à l'ombre de nos chèches. La pause de midi était éprouvante. Nous vidâmes deux bouteilles d'eau.

. « Chez les Arabes tout est écrit, les parents du jeune kamikaze se consoleront en disant mektoub ! » Sans le savoir tu rejoignais mes pensées de la veille, quand je t'avais regardé dormir. Etre libre consisterait donc à exécuter « ce qui est écrit » ? Il me semblait, en effet, que les orientations fondamentales et constitutives de ma vie, je les avais prises sans hésiter, comme si cela allait de soi. Un sentiment de bonheur accompagnait d'ailleurs ces choix et, chose rare, j'avais la certitude de ne pas me tromper. « N'as-tu pas ramassé un objet qui ressemblait à un stylo et qui était un détonateur ? » me demandas-tu. Je voyais où tu voulais en venir. Perdre sa main droite, ça n'avait rien à voir avec du bonheur. C'était de la souffrance, qui avait déclenché en moi une révolte indicible. Un à un j'avais dû exterminer les anges noirs qui attendaient à ma vie, m'infiltraient jour et nuit. Sans le savoir j'avais mené un combat contre le mal. Ma victoire sur eux m'avait fait basculer dans l'autre monde, celui où on cultivait le Bien. J'étais devenu [Balder](#). Je te rappelais alors tes propres paroles : sans mal il n'y avait pas de bien, car de la rencontre de ces deux principes naissait la dynamique du monde.

David m'avait offert un livre où Martin Buber rapportait les pensées de Baal-Shem-Tov : « D'où vient le mal ? Le mal aussi est bon, c'est le degré le plus bas du bien parfait.

Si l'on fait le bien, alors le mal aussi devient bon ... Le mal est le trône du bien.» Baal-Shem-Tov m'avait redonné espoir.

Allongé à côté de moi, tu fumais une cigarette, nous écoutions le silence des étoiles. «Das Wehende höre, die ununterbrochene Nachricht, die aus Stille sich bildet. » (1) Les vers de Rilke s'imposaient à moi. Par moment la mastication rythmée des dromadaires baraqués devenait le contrepoint de la symphonie lumineuse du firmament. Le vent nous envoyait aussi des d'effluves de crottin. Mes sens étaient comblés.

En pleine nuit je me réveillai, je venais de rêver de Pfastatt : Monseigneur Hauger, revenu du Togo avec une barbe de prophète avait posé sa main sur ma tête et dessiné avec le pouce une croix sur mon front : « Guido, Guido ! quand tu seras grand tu iras me remplacer en Afrique, n'est-ce pas ? » L'Afrique était venue me chercher à Pfastatt.

Le lendemain, je t'avais raconté mon rêve. Au fur et à mesure que je t'avais évoqué mon enfance dans ce village alsacien, j'y avais retrouvé la présence de l'Afrique. Un prêtre, avec une barbe rousse, avait fait salle comble au Foyer Saint Maurice, quand il avait projeté un film documentaire où apparaissaient des sorciers et des négresses aux seins nus ... J'avais gagné le prix du meilleur vendeur de *Cœurs Vaillants* : le Père Antoine m'avait remis un exemplaire de *Tintin au*

Congo ... Dans ma collection de timbres postes, aux têtes d'Hitler et de Pétain, j'avais préféré les paysages de la Haute Volta, de l'Afrique Equatoriale Française, de l'Oubangui-Chari ... Sur le piano de la salle à manger trônait la photo de sœur Marthe, une amie de ma mère, missionnaire au Cap de Bon-Espérance ... Après la victoire de 1945, on avait installé le tout à l'égout dans notre rue. Un groupe d'Algériens creusait les tranchées. Je les regardais piocher. Ils me souriaient, j'étais devenu leur copain. Ça m'amusait de les entendre jurer en alsacien « godverdammi » et de les voir apprendre à rouler à bicyclette. « Pourquoi viennent-ils travailler en Alsace dans la boue et le froid ? » avais-je demandé à ma mère. Elle avait profité de ma question pour me mettre en garde : « Il y a des Arabes dangereux, il faut se méfier d'eux. Il ne faut pas traîner à la sortie de l'école... » L'Arabe gentil, par contre, je l'avais rencontré ailleurs, chaque dimanche au bistrot du village où mon père m'emmenait. On l'avait surnommé « Mamamouchi », il avait des dents en or, portait une chéchia rouge, il faisait le tour des tables en proposant des tapis, des portefeuilles et autres babioles. Personne n'en achetait, mais on lui offrait une cigarette ou une bière ... Au Collège Saint François de Sales à Dijon le Préfet nous autorisa à aller voir le film inoubliable : *Il est minuit docteur Schweitzer*. J'avais rêvé d'ouvrir une école en pleine brousse avec l'argent de ma pension de mutilé. Aujourd'hui encore, je regrettais de n'avoir rien fait. « Mais Papa, tu as ouvert mon cœur ! »

(1) « mais écoute le souffle, le message sans trêve émané du silence »

(1^{ère} Elégie de Duino, R.M. Rilke.Trd. Maximine. Actes Sud)

On ne devrait pas faire l'économie d'une traversée du désert : Pour atteindre la Terre Promise les Hébreux y errèrent pendant 40 ans. La voix de Jean-Baptiste cria dans le désert. Jésus y fut mis à l'épreuve pendant 40 jours et 40 nuits. Le désert relie le monde des hommes à celui de Dieu.

Je constatai que dans le désert la nuit n'existait pas. Une pénombre enveloppait chaque forme, celles des dromadaires qui rumaient, celles des tamaris qui tremblaient dans le vent, celles des dunes, d'où émergeaient des troncs d'arbres à demi engloutis, celles de nos sacs de couchage qui contenaient nos corps. Je me réveillais dans le royaume des ombres. L'air froid me glaçait le nez. Le ciel me dévorait de ses milliers d'yeux. Ciel, visage vide d'infini, sur ta peau nocturne scintillaient tes grains de beauté !

Je me sentais moins seul ici que parmi les humains. Je me reconnaissais dans le ciel, j'étais la petite étoile pensante qui tournicotait, qui se cachait derrière la lune, vénus, les gémeaux et les autres.

Je bronchais sur un câble noir : rires ! c'était une racine de tamaris ! Où était l'arbre ? Là-bas, à un kilomètre peut-être !

La crevasse à mon gros orteil s'agrandissait à chaque heurt. Je remontai à dromadaire, m'assis derrière la bosse. L'animal m'accepta sans rechigner et poursuivit son chemin. Avait-il le choix ? Le chamelier l'avait habitué à une vie dure, jamais il ne le caressait, jamais il ne lui parlait. Il n'avait pas même de nom. Lorsqu'il fallait le désigner dans un troupeau, il le nommait « Zram », c'était la couleur de son pelage. Imperturbable, toujours à la même cadence, « Zram » s'avancait. Les soles, coussinets fermes, solides et souples épousaient les pierres avec un bruit de babouches.

Des palmiers centenaires se penchaient sur un puits : enfin une oasis comme sur les cartes postales ! Saïd abreuva les dromadaires, remplit les bidons, s'aspergea d'eau. Nous nous installâmes un peu à l'écart près d'un mur de terre cuite rouge. A deux pas de là, la tombe décrépée et lézardée d'un marabout avait donné le nom au lieu : c'était l'Oasis Sacrée. Mustapha nous conduisit dans la petite palmeraie. Il nous montra la source miraculeuse qui s'échappait d'un rocher. Tu refis le pansement de mon gros orteil.

L'aiguille des secondes avait beau trotter, le temps stagnait, je m'y enfonçais comme dans du sable mouvant. Le temps s'évaporait. Mes oreilles bourdonnaient de silence. Mes repères terrestres se brouillaient. J'appartenais au désert, à l'intemporelle et lumineuse immensité. Djamel, je te regardais comme je fixais les étoiles. Tu étais si loin et si proche de moi. Comme les étoiles tu donnais un sens à ma nuit. Tu donnais un sens à tout ce qui était noir en moi en même temps que tout ce noir en moi, mettait en valeur ta lumière.

Et toujours nous suivions fidèlement Mustapha qui se dirigeait droit sur l'horizon vaste et plat. Dans sa gandoura bleue, il semblait à peine effleurer le sol.

Le désert gommait le superflu : plus de miroir, je ne me voyais plus, ne me rasais plus, ne me lavais plus. L'eau, je la buvais. Je découvrais le bonheur de posséder si peu : trois dromadaires, quelques vivres, et l'espace sans fin, la solitude, la terre pour y dormir et se réveiller en pleine nuit face au firmament, l'énergie d'avancer, d'avancer toujours, léger

parce qu'on avait rien, parce qu'on n'était rien. L'autre oued pouvait se mettre à couler, entraîner nos vies, l'oued Styx.

Où nous mènes-tu passeur ?
Avons-nous dépassé l'heure ?

Je marchais sur les poussières stellaires, je piétinais des galaxies d'ambre et de micas. Chaque grain de sable me disait combien j'étais grand, chaque étoile céleste combien j'étais petit. Des vagues de dunes me suivaient, me devançaient. O crêtes à la fine dentelure d'une lame ! Marcher dessus, m'ouvrir l'artère, comme le soleil me répandre, pénétrer la révolution de dunes qui ondulaient comme des dromadaires ! Etancher ma soif avec l'eau du mirage !

Il était onze heures, Mustapha nous installa une fois de plus à l'ombre d'un tamaris. Un vent modéré sécha ma chemise que la transpiration avait collé à ma peau. « C'est le chergui ... ! » nous dit Mustapha. Nous approchions du but, de nous-mêmes, nous étions si près de l'Algérie, si près du commencement de notre histoire

II

Birmandreis, Birkadem, Boufarik. Claire, David et moi, traversions la Mitidja grouillante d'hommes et d'enfants, dévorée par le coucher du soleil. Je roulais au pas, je klaxonnais. En bordure des orangeraias on nous tendait des fruits. Un âne monté par un garçon trotteait au rythme des coups de talon. Des femmes accroupies, un bout de haïk entre les dents, guettaient le bus. Une chèvre au bout d'une corde broutait dans le fossé.

Nous arrivions au pied de l'Atlas, à Blida, la Rose du Sahel. C'était le 5 septembre 1970, à 7 heures du soir. « Rue Aïssat Idir, n°8 ... » Un portail aveugle avec le signe « interdiction de stationner » et une voiture qui bouchait l'entrée. Nous descendîmes de la Simca. Un discaire, assis devant sa boutique donnait à entendre à tout le quartier une chanson arabe. Une odeur de grillade se répandait dans la cour. « On vous attendait pour midi » me dit une voix du haut de l'escalier. La femme appela Kouider pour dégager le portail. Aidé de deux hommes, il poussa la voiture qui bloquait l'accès.

Les Clavel nous accueillirent chaleureusement. Ils faisaient partie des rares pieds-noirs restés en Algérie. Le garage Renault qui avait appartenu à Monsieur Clavel avait été nationalisé. Pour tout bien il leur restait la maison de la rue Aïssat Idir. Kouider, l'homme à tout faire vivait au rez-de-chaussée avec sa femme, Yasmina, une bédouine. Madame Clavel me conseilla d'engager à notre service, Jeannette, une Algérienne, veuve, énergique, propre et parlant français.

Notre appartement était, lumineux et donnait sur une grande terrasse enveloppée d'une treille centenaire qui nous tendait des grappes de raisins. Il était situé à cinq minutes du Lycée Ibn Rouchd, à deux pas du marché.

Monsieur Clavel rentrait de la mer avec un seau plein d'oursins. Pour les déguster sans peine il les coupait en deux avec une petite guillotine. « Quelques gouttes de citron sur le corail, que vous récupérez avec un bout de pain, le tout accompagné d'une gorgée de rosé ... Allez-y, vous verrez comme c'est délicieux ! »

Les Clavel possédaient un appartement à Nice mais pour rester propriétaires de la maison de Blida, ils ne devaient jamais s'absenter plus de 6 mois. Ils ne répondaient jamais aux questions qui avaient trait à la politique algérienne. D'ailleurs ils ne comprenaient pas bien ce que nous étions venus faire en Algérie avec un enfant de 8 mois. Est-ce que je le savais, moi, pourquoi j'étais venu à Blida ? Ce n'était pas par intérêt, pour assurer notre situation professionnelle, ni pour toucher un salaire beaucoup plus élevé qu'en France.

Au cours des semaines suivantes, je découvris ce que signifiait vraiment le mot ramadan. La sirène annonçait la rupture du jeûne. La voix du muezzin appelait à la prière. Tard dans la nuit les voisins dansaient encore au rythme de la derbouka. Le lendemain

Jeannette nous amenait la chorba et des zalabias ruisselantes d'huile et de miel. Au lycée, l'heure de cours avait été amputée de 15 minutes et les élèves baillaient.

En ville, aux coins des rues, sur les trottoirs envahis de chaises et de tables, les hommes jouaient tristement aux dominos. Il y avait des yeux partout, des yeux au-dessus de chaque voilette que les femmes se collaient au visage. On m'épiait. Les regards me projetaient dans ma solitude. Un peuple, un mur. J'étais devant ce mur. Rien à voir avec mon séjour en Tunisie, où l'on m'avait accueilli. J'étais tout simplement un étranger dans ce pays où l'on parlait encore ma langue maternelle.

Ce que ce peuple me donnait à entendre, c'était sa joie de manger jusqu'au petit matin, de danser au rythme des derboukas. Pourquoi jeûner durant la journée et festoyer durant la nuit ? Je n'appelais pas cela jeûner, mais passer d'un extrême à l'autre. C'était aussi le muezzin à la voix déformée par le haut-parleur.

De son côté Claire découvrait au hammam le monde des femmes : entourées de leurs jeunes enfants les mères se lavaient, se massaient, s'épilaient, se teignaient au henné la chevelure, la paume des mains, la plante des pieds. « Cache ta figue ! » lui avait lancé l'une d'elle en voyant sa toison. Claire avait de la peine à imaginer que ces mêmes femmes, drôles et exubérantes, se cacheraient derrière leur voile dès qu'elles franchiraient la porte.

Les hommes n'étaient visiblement pas en phase avec elles : sur leur visage je lisais tous le poids des interdits mal assumés. Rarement un sourire, un éclair de joie illuminaient leur sombre regard. Où était le plaisir ? Où était la vie ? Ils jouaient aux dominos ou marchaient sans but dans les rues.

Grâce à mes élèves de Terminale, je côtoyais une autre Algérie plus ouverte, gaie, studieuse. J'étais surpris que tant d'élèves aient choisi d'apprendre l'allemand. Ils respectaient Rommel, « le renard du désert ». Ils entretenaient une correspondance avec des filles de la RDA. Certains me donnaient à lire les lettres. Je devais les aider à terminer le texte avec une formule accrocheuse. J'écrivis spontanément au tableau : « Kennst du das Land wo die Orangen blühen ? » « Kennst du es nicht, so muß du es kennen lernen. » (1) A partir de ce jour, la classe me demanda de consacrer une heure par mois à la correspondance. Les garçons se passaient discrètement les photos des destinataires.

(1) « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? » « Si tu ne le connais pas, il te faudra le découvrir

Chaque fois que je faisais l'appel dans la classe de 1^{ère}Si, j'avais un pincement au cœur en prononçant « Mohamed S N P » « Sans Nom Patronymique ». Je regardais Mohamed. Son visage exprimait-il une tristesse particulière ?

Au lieu de m'éblouir, de m'irradier d'impressions nouvelles l'Algérie cassait le moule de mes certitudes. Jusqu'à ce jour, j'avais considéré l'émotion comme la voie par laquelle Dieu s'adressait à moi, entrait en moi. Or, l'émotion avait été remplacée par l'inquiétude. J'étais sur le qui-vive. L'impact de la réalité émoussait ma perception du monde. C'était comme si Dieu se taisait. Ma foi de Pfastatt avait vécu. Un matin, j'entendis crier dans l'escalier la sœur de Madame Clavel : « Mes enfants, une bonne nouvelle ! De Gaulle est mort ! »

David venait d'avoir 10 mois : boucles blondes, bob blanc et joues rebondies. Il gigotait dans son « youpala » et faisait ses premiers pas sur la terrasse ensoleillée. Souvent je regrettais de ne pas avoir pu assister à sa naissance. J'avais laissé Claire à Murviel. Je venais de parcourir 900 km en train, lorsque Jean-Pierre me téléphona à Saint-Quentin, pour m'annoncer que David venait de naître à la Maternité de Montpellier, plus tôt que prévu. J'étais heureux, mais terriblement frustré. Le lendemain au lieu d'aller en cours, j'étais en congé de maladie et reprenais le train de nuit vers le sud.

Devant moi le bébé tétait sa maman, le bébé miraculeusement là m'émerveillait, me laissait coi. Je regardais le couple tout neuf. J'étais dépassé par l'événement. Je ne lingeais pas le bébé, ne le nourrissais pas. Il était tout entier à sa maman. On m'accordait le droit de l'admirer. J'étais rassuré, je le savais protégé, aimé. Quelle allait être ma place ? Je contemplais le nouveau-né, il gigotait, hurlait, dormait. J'admirais Claire qui du jour au lendemain, d'amante était devenue maman. A mon tour d'apprendre à devenir père !

Au cours des mois, je pris tout de même des habitudes blidéennes. Je faisais les courses car Claire évitait de fréquenter la rue des Coulouglis, noire d'hommes « qui la déshabillaient du regard », me disait-elle. La foule m'entraînait. Un jour, j'achetai 6 œufs à un vieillard assis sur le trottoir. Il défit le nœud de son mouchoir pour me rendre la monnaie. Une autre fois un ambulancier ne me laissa pas le temps de commander mon kilo de pommes de terre : il saisit les deux bras de la voiture et partit en courant. Une fourgonnette remplie de policiers se frayait un passage à travers la foule qui semblait habituée à ces interventions exigées, m'expliqua-t-on, par les commerçants sédentaires qui payaient des impôts. Un matin, un attroupement me barra le chemin. : un camelot entouré de fioles remplies d'un liquide jaune gesticulait en montrant la page arrachée d'un dictionnaire médical : il s'agissait de l'appareil génital mâle. Des hommes achetaient la mixture.

Les feuilles tourbillonnaient sur la place du 1^{er} Novembre. Des hauteurs de Chréa le vent se jetait sur la ville. Des élèves avaient mis pour la première fois leur longue djellaba.

Pas de visages, seulement des silhouettes. Pas de bras, à peine deux souliers. Ainsi drapés, ils devenaient encore plus mystérieux.

Je cherchais toujours mes repères. Trente trois années accumulées comme le lac artificiel derrière la digue de Pfastatt avaient agrandi la brèche. Quel désert allais-je submerger ? Quelle soif étancher ? Dans quelle aridité échouer ? Derrière l'Atlas le Sahara était immense et je n'étais qu'une goutte dans le sable.

Boumédienne annonça l'« arabisation ». Il voulait donner au peuple algérien un authentique moyen d'expression et, au détriment des dialectes, faire de l'arabe du Coran, que personne ne parlait, la langue de tous les Algériens. Les Blidéens allaient, comme les autres, perdre la langue des ex-colonisateurs. Avec la langue du Coran ils dialogueraient avec Dieu et son prophète.

J'étais, quant à moi, de plus en plus préoccupé par les nourritures terrestres. Le retard des payes des nouveaux coopérants était à l'ordre du jour de la réunion de l'ASPES. Joutes oratoires des ténors du syndicat, des communistes, des gauchistes. Je suggérai d'agir par une grève administrative. Ma proposition ne fut pas retenue. Mes élèves de Terminale, par contre, firent grève pour soutenir leurs camarades étudiants arrêtés à Alger.

La neige avait recouvert notre terrasse. David avait un an. Il désignait la chéchia rouge, que son grand père avait achetée lors d'un séjour chez nous, en la nommant « papeau ». Notre David, irrésistible petite vie victorieuse, courait à petits pas en poussant des Oh ! et se jetait dans les bras tendus de sa maman. Je les percevais dans le trouble des larmes retenues.

Je faisais le tour de la ville pour trouver du fioul et du gaz. L'Atlas était blanc. Au long du boulevard, soleil et glaces scintillaient sur les branches des orangers. Dans la montée vers Chréa, des fillettes couraient pieds nus dans la neige.

Nous fêtâmes l'Aïd el Khebir dans les familles de Khedim et de Mohamed à Tlemcen. Dans la petite cour intérieure à côté du puits pendait le mouton fraîchement égorgé. Dans les rigoles de la ville le sang coulait et répandait une odeur d'abattoir.

Assis sur une natte, autour d'un grand plat de couscous nous mangeâmes avec les doigts. Le bout des phalanges des femmes était teint au henné. On nous servait les abats de l'animal dont j'avais le cadavre sous les yeux. J'aurais dû faire du yoga, la position en tailleur me donnait des crampes dans les cuisses.

« Quel beau slogan ! » Je suivis le regard de Mohamed. Une banderole tendue entre deux arbres portait l'inscription : « La terre appartient à celui qui la cultive. » « *El Moudjahid* publie chaque jour la liste des propriétaires qui rendent des terres à l'état, me dit Mohamed, en vérité, ces riches propriétaires se débarrassent souvent de parcelles incultes en se faisant passer pour des citoyens modèles. » Lorsque Mohamed incorpora l'armée pour faire son service militaire, nous lui rendîmes visite à Cherchell. Quelques mois plus tard, nous le perdîmes de vue. En raison de ses idées radicales, il avait dû rejoindre le bataillon disciplinaire, qui avait pour mission de planter les arbres de la « barrière verte » dans le désert.

Enfin un Algérien, non enseignant fit la démarche de venir nous voir. Monsieur Benfarhat était carrossier, il voulait apprendre l'allemand.

Mohamed Benfarhat nous invita chez lui : il montra son atelier, la voiture accidentée du commissaire de police de l'aéroport d'Alger. « Un ami... » dit-il. Il lui réparait la voiture gratuitement, car ce dernier faisait partie du clan comme l'épicier et le secrétaire de mairie. « Si vous avez un problème, venez me trouver » Benfarhat nous présenta sa femme : chose rare chez les Algériens et signe d'amitié. Il nous invita au mariage de sa belle-sœur : d'un côté les hommes mangeaient du couscous, buvaient de la « gazouz » en écoutant un orchestre à cordes. Ailleurs les femmes exposaient leurs toilettes et leurs bijoux, tandis que les enfants drogués au sirop de théralène étaient tombés de sommeil dans tous les coins de la maison.

Lorsque nous eûmes la visite de ma sœur Elisabeth, Monsieur Benfarhat nous reçut dans sa résidence secondaire qui surplombait la mer et nous offrit un méchoui. Avant de partir en vacances, il nous donna de l'argent français pour que nous lui ramenions des lames de rasoir Gillette bleues. Sa fierté d'Algérien lui commandait de payer d'avance, pour ne pas être soupçonné de vouloir profiter de ses amis coopérants. Durant les vacances d'été en France nous apprîmes avec stupeur que la résidence secondaire de Monsieur Benfarhat, s'était détaché de la falaise et effondré dans la mer : seuls deux enfants survécurent.

De retour à Blida nous déménageâmes pour habiter dans un appartement neuf, sans cafards. Notre nouvelle adresse : 14, Boulevard Tebessi Larbi. C'était la maison des Bencherchali.

Je fréquentais le foyer des coopérants où j'apprenais à développer des photos, où je fis la connaissance du poète Jean Sénac. J'allais au cinéma, on jouait « Les choses de la vie » et l'histoire de ce professeur de philo qui meurt d'amour pour un de ses élèves.

Depuis notre déménagement Mina remplaçait Jeannette. Une mèche de cheveux rouge s'échappait du foulard, trois dents en or scintillaient dans sa bouche. Et elle avait un cœur d'or ! S'il nous arrivait de nous absenter une nuit, elle dormait sur la peau de mouton au pied du lit de David.

Un soir je l'accompagnai chez elle. Elle vivait dans une pièce. Pour se chauffer, elle allumait son canoun. Elle récupérait les journaux pour faire une flambée. « Ça prend l'humidité » disait-elle. Son bien : sur les carreaux en terre cuite, un petit tapis de prières vert et jaune, sur la table la petite cruche des ablutions en inox et un matelas au sol. Une cellule de carmélite.

Dans le groupe de recherche animé par le Père Deschamps, on tentait ce soir-là de répondre à la question : « Qu'est-ce qu'être coopérant ? » Muriel avait pris la parole : « Le titre de coopérant est un malentendu. Au début chacun débarque ici, sûr de lui, croyant savoir ce qu'on attend de sa présence, prêt à donner ce qu'il peut. Pour les uns, c'est le savoir ou une technique, pour les autres une foi d'ordre politique ou même religieux, n'est-ce pas mon Père ? Suivent les désillusions, par exemple constater que les Algériens admettent parfois à contre-cœur la présence des coopérants. » Le Père Deschamps fit allusion à un article du quotidien

El Moudjahid qui reprochait aux coopérants enseignants de sortir avec les lycéens, de les emmener à la plage, de les corrompre. Ghislaine l'interrompit en rappelant, que son élève Abdelkader, qui vivait dans un gourbi, appréciait à sa juste valeur l'hospitalité qu'elle lui

prodiguait chaque semaine ! Marc, professeur de sciences naturelles, était catégorique : « Qu'on ne se fasse pas d'illusions, les Algériens ne veulent pas coopérer, pire, ils ne peuvent pas coopérer. J'expliquais la théorie de l'évolution, les élèves écoutaient. A la fin du cours, j'entends, Monsieur, on n'y croit pas, la Vérité se trouve dans le Coran. » En conclusion, Muriel dit encore : « Je suis née dans ce pays, j'y ai cru, je l'aime toujours, mais le silence de l'Autre m'est devenu intolérable. Je vais demander ma réintégration en France. »

Deux jours après, collision frontale avec Muriel qui sortait de la loge du concierge en regardant des photos. Mes lunettes glissèrent du nez, je les rattrapai de justesse. Elle me lança un petit « pardon » et continua à s'extasier devant les images. J'étais un coopérant du dernier arrivage. A ses yeux j'aurais mieux fait de rester chez moi.

En Novembre Claire rentra de la messe, troublée. A l'offrande Muriel s'était avancée devant l'autel et avait lu une lettre :

Chère Muriel,

Ce mot pour te dire que j'ai accouché le 22.11.71. C'est un garçon, Djamel, qui pèse 3,980 kg Je n'ai pas encore pris ma décision quant à le garder, le reconnaître... ou l'abandonner. Je suis sans ressources.

Kamila.

Nos regards se rencontrèrent, la même pensée nous unissait, on frappait à notre porte. Quelqu'un nous interpellait. L'appel était clair, sans équivoque. Claire en était la messagère.

Questionnée quelques jours plus tard, Muriel précisait que Kamila avait été une de ses brillantes élèves au Lycée de jeunes filles de Blida, qu'à Alger elle avait eu une liaison avec un étudiant qui avait rompu avec elle, quand il avait appris qu'elle était enceinte. Elle l'avait aidée à partir en France et à s'inscrire dans une université.

Nous prîmes contact avec Kamila. En décembre nous arriva sa lettre tant attendue :

...J'ai accouché sous le secret des couches. Djamel est à la pouponnière. Légalement je dois choisir avant le 22 février 1971 entre la reconnaissance - selon la loi en vigueur je peux dans ce cas vous confier la garde de Djamel - ou l'abandon de l'enfant. Djamel est alors immédiatement pris en charge par les services de la Population qui l'immatricule comme un enfant sans parents. Je perdrai définitivement sa trace... et lui la mienne.

Nous songeâmes aussitôt à l'adoption : c'était mal connaître les lois :

Il est légalement impossible d'adopter un enfant quand on a soi-même déjà un enfant légitime. Toutefois, des dérogations sont octroyées par le Président de la République, mais seulement après que la preuve a été apportée que l'enfant est à votre charge depuis plusieurs années.

Noël à Touggourt : David aurait voulu pouvoir grimper comme le cueilleur qui escaladait le palmier. Il mangea sa première datte.

Nouvel An à El Oued : Je pris David avec moi sur un dromadaire. Puis nous allâmes jouer à « trapette » dans les dunes, le plus grand bac à sable du monde. David courut, tomba, dévala la pente, se redressa, fier d'échapper aux bras tendus de sa mère. Le vent emportait ses cris de joie.

Nous optâmes pour la garde de l'enfant. Si le Service de la Population acceptait notre choix, Kamila pourrait reconnaître son fils. Mais un autre problème se posait : nous devions rester en Algérie jusqu'en juillet 1972. Il n'était pas envisageable d'y faire venir Djamel. Il fallait trouver quelqu'un qui assurerait la garde provisoire de l'enfant, faute de quoi la Direction Sanitaire et Sociale pourrait refuser de le rendre à sa mère.

L'assistante sociale universitaire intervint auprès du Directeur :

...il s'agit d'une jeune fille intelligente dont la maturité affective n'est pas assurée mais dont il faut reconnaître les très réelles difficultés liées à la législation algérienne à l'égard des mères célibataires et au contexte socio-familial... Elle était très fragilisée par l'abandon du père de l'enfant. Depuis deux semaines elle supporte de plus en plus mal l'idée d'abandon. Un couple avec qui elle avait pris contact dans les premières semaines propose après réflexion de prendre l'enfant et de l'élever. Dans l'attente du mois de juillet le bébé sera pris en charge par des personnes habitant la Belgique avec qui nous avons eu un contact téléphonique. Ces personnes sont disposées à fournir les preuves de leurs volontés et de leurs possibilités. Ces propositions de garde méritent qu'on leur accorde intérêt : elles semblent offrir pour l'enfant des garanties de stabilité et pour la mère des raisons d'équilibre ...

Je m'affolai. Que d'obstacles à franchir pour adopter un enfant ! Kamila attendait notre intervention. Nous devions convaincre le Service de la Population de notre bonne foi :

J'ai l'honneur de vous informer par la présente de notre intention de prendre en garde Djamel, Emmanuel Bensaada, né le 22.11.71 à l'hôpital de Lyon, selon la volonté de sa mère Kamila Bensaada et la nôtre propre. La possibilité légale de prendre cet enfant en garde par accord mutuel avec la mère nous a été certifiée par la lettre d'un avocat, dont vous trouverez un extrait ci-joint ...

Le 20 .mars la lettre de l'assistante sociale nous annonça :

...Djamel a été remis à Kamila. Ils sont restés deux semaines avec nous. Djamel est un bel enfant, de ceux à qui l'on s'attache très très vite. Il est facile et charmant, Kamila accepterait très mal d'être irrémédiablement coupée de son fils, mais elle accepte réellement, je crois, que quelqu'un assume auprès de lui le rôle qu'elle reconnaît ne pas pouvoir assumer. Madame De Leave est venue chercher Djamel le 9 mars et nous étions déjà tristes de le voir partir. Je regrette pour vous que vous ne puissiez l'avoir dès maintenant...

Ce même 20 mars Kamila nous écrivait :

Chers amis,

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui, j'en étais sincèrement très heureuse. Djamel est notre fils à nous tous, car le plus important n'est pas tellement de le mettre au monde, mais surtout de l'aimer. D'ailleurs, si j'ai réussi à le mettre au monde, c'est en grande partie grâce à Muriel, j'ai trouvé un très grand soutien auprès d'elle.

Je me sens très proche de vous et je vous aime déjà, car vous m'avez tendu la main au moment où je n'espérais plus.

Vous avez l'air de vous inquiéter quant à sa nationalité. Moi aussi tout au début. Pour cela j'ai été voir une avocate à Alger pendant les vacances de Noël. Elle m'a certifié qu'il ne pouvait avoir la nationalité algérienne que si son père le reconnaissait. Elle était prête à aller jusqu'au bout, mais cela aurait été, jeter à l'eau tout ce que je voulais préserver, garder secret.

J'aurais aimé vous envoyer les photos que je vous ai promises, mais elles ne sont pas encore développées. Je vous envoie par contre une photo d'identité

Sincère amitié

Kamila

Chaque soir, en couchant David, Claire lui parlait de Djamel, le frère qu'il allait avoir, avec lequel il pourrait jouer. Au-dessus de son lit, elle avait accroché la photo d'identité : petite tête ronde, bouclée, au visage bien joufflu, aux yeux noirs grands ouverts.

Muriel nous emmena à Oued Seddeur, dans le sud. Nous passâmes la nuit dans la maison où elle avait vécu, enfant, avec ses parents. Omar et sa femme, une bédouine nous reçurent chaleureusement. Nous dormîmes en rang d'oignons sur une natte.

Sur le plateau exposé aux vents, les nuits étaient froides. Au lever du jour, nous nous promenâmes dans l'oued à sec où des chèvres affamées venaient renifler nos souliers. «Elles mangent tout ce qu'elles trouvent, même des sacs en plastique ou la toile de tente. »

Nous étions assis autour du canoun qu'Omar ranimait avec un morceau de carton : « Lio (Madame De Leave) a connu Kamila, lycéenne à Blida. Elle prendra bien soin de Djamel, j'en suis sûre. Je m'inquiète davantage pour Janis. Elle a quitté l'Algérie à la même époque que Lio ... Elle était venue seule, libre comme le vent, elle enseignait la philosophie. Elle s'était comportée à Blida comme à Paris où elle avait participé aux événements de Mai 68. Janis était révolutionnaire dans l'âme, elle militait pour la liberté de la femme. Elle est repartie avec un bébé.

Au Lycée elle tournait la tête à tout le monde, aux professeurs comme aux élèves. Driss, le prof de français fut l'écu d'un moment. Aux yeux de Janis, il était le modèle de l'Algérien émancipé : gauchiste, buveur de vin, mangeur de porccochon, cynique et exalté. Quand le médecin constata qu'elle était enceinte, elle put à peine le croire, pourtant sa grossesse était déjà très avancée. Après la naissance d'Anaïs, Driss refusa de voir l'enfant. Janis défonça la porte de son appartement. A la suite de l'incident, Driss obtint du Ministère de l'Education que Janis ne soit pas reconduite dans ses fonctions. Elle quitta l'Algérie désespérée. Je vous montrerai ses lettres. »

Muriel,

Elever un enfant m'est d'une souffrance permanente. C'est en permanence un mauvais souvenir, un obstacle à l'action militante. Huit mois après je n'éprouve rien qui me lie à elle, hormis des moments de colère contre ce qu'elle me rappelle. Muriel, ne pourrais-tu pas la prendre, cette enfant ? Je t'écris cela parce que je n'en puis plus. Si je ne trouve pas de solution pour elle, je suis prête à me flinguer. Depuis que je l'ai, je n'existe plus. Je suis l'ombre de moi-même, si proche du gouffre.

Janis

Chère Muriel,

Je t'aime comme la panthère noire, qui se serait elle-même mise en cage et qui cherche à en sortir et qui en sortira.

Ernesto est venu : il m'aime, je l'aime. Il va m'emmener avec lui dans cette Afrique lointaine, obsédante que je désire comme on désire caresser le corps d'une femme belle.

Il aime mon enfant aussi et m'a demandé de garder la photo d'Anaïs. Il me protège et c'est tout ce dont j'ai besoin en cette période de ma vie où je me suis sentie être au-dessous de moi-même. Je ferai attention à ne point le faire souffrir car il est très bon.. Il m'a offert un bracelet en poils de rhinocéros. Ma cartomancienne m'avait annoncé cela.

L'Algérie me manque comme si on m'avait ôté ma peau. Tu me manques !... Vivre en France, c'est accepter le cauchemar.

Janis

Muriel,

Tu veux savoir ce que devient Ernesto ? Je ne conçois pas de vie en couple avec lui, mais une vie en communauté sans possessivité et entière liberté sexuelle ... Je suis angoissée, car pas encore payée et Ernesto ne peut pas être matériellement responsable de moi pendant un an. Avec lui, j'ai la lâcheté de ne pas vouloir rompre. Ce n'est pas un Driss... Tu vois Muriel, je tourne en rond. J'ai des crises de folies. En cachette, la nuit, je me cogne aux murs, me roule au sol. Je ne me supporte plus. Tu vois le folklore. J'ai le sentiment d'être dans un film de cauchemars, moi qui n'aime que la vie et la ferveur. Tu comprends, ce n'est plus Janis, Janis est quelque part ailleurs ...

Janis

Muriel,

...As-tu revu le « mâle » de Blida ? Blida m'effraie comme un monstre que l'on veut oublier. Je vais revenir et lui amener Anaïs, je veux qu'il la voie. Elle lui ressemble, sauf qu'elle est blonde.

Janis

Peu après Ernesto revint d'Angola. Il séjourna chez Muriel. J'avais imaginé me trouver en face d'un baroudeur imposant. L'homme au teint métissé était maigre, silencieux, presque effacé. Un champignon lui mangeait le cuir chevelu. J'avais de la peine à me le représenter dans le maquis avec les combattants du M P L A aux côtés de Agostinho Neto.

Alger accueillait les réfugiés politiques. Ceux qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays et qui étaient condamnés à mort. Ernesto avait décidé de rejoindre le maquis le jour où les autorités portugaises d'Angola avaient fusillé sous ses yeux un enfant de 12 ans.

« En Angola, il y a d'un côté les capitalistes, financés par les USA et nous, les rouges...3000 hommes entraînés et équipés ont pris le maquis et 6000 autres sont sans formation contre 12000 soldats portugais qui ont abandonnés le nord du pays. Là est l'Angola libre, une savane sans route, avec 1 habitant au km², notre base d'infiltration. Il faudra compter 10 ans avant de venir à bout des Portugais, car l'Afrique du Sud ne voudra pas perdre leur soutien. De son côté, la France vend des armes au Portugal. Ah, le maquis détruit l'homme, la phase d'adaptation est très dure, peu à peu tout devient de la routine : on harcèle, on tue froidement. Je suis à Alger parce que je n'étais plus d'accord avec les choix politiques de notre mouvement. Je ne voulais pas être abattu comme un chien ! Là-bas, chacun fait sa loi. Du jour au lendemain, on disparaît. »

Ernesto aimait Janis. Il était interdit de séjour en France. Pour la rejoindre cet été, il devrait prendre une fausse identité. Il avait reconnu Anaïs en se faisant passer pour le père géniteur.

Et si je faisais la même chose pour Djamel ? pensai-je Ainsi plus de problèmes d'adoption, finies les paperasses administratives ! Je proposai ma solution à l'avocat. Sa réponse fut sans équivoque :

... franchement, je ne puis vous conseiller, comme vous y songez, - en croyant par là simplifier les problèmes - , de mentir à l'état-civil. Vous y imputez un adultère, par reconnaissance de la paternité d'un enfant qui serait adultérin, - puisque sauf erreur vous étiez mariés lors de la conception de Djamel,- qui risquerait de peser lourdement sur un avenir, par le climat de suspicion qui pourrait en résulter, aussi bien chez lui que chez vos enfants légitimes, et par la mésintelligence qui risquerait d'être ainsi créée entre vos enfants véritables et votre enfant supposé.

L'expérience prouve que le tourment de leur origine pèse toujours sur les enfants qu'on trompe sur celle-ci, et qui, tant par intuition que par recoupement, découvrent ou supposent, chez leurs auteurs, un passé sur lequel leur imagination travaille.

Crise de David. Claire et moi, étions enfermés à clef dans le bureau pour rédiger un courrier urgent, relatif à la garde de Djamel. David nous entendait parler, il voulait être de la partie. L'exclusion lui était insupportable. Ses cris étaient ceux d'un enfant désespéré. Il hurlait, tapait de toutes ses forces contre la porte. Lorsque nous lui ouvrîmes, il continua à sangloter. De quoi avait-il pris conscience ?

Nous avons la visite inattendue du Directeur du Domaine de Hamdane à Ameer el Aïn. Il glissa un cageot d'oranges double fines dans le coin du vestibule. Son cousin, l'élève de Claire l'accompagnait. Habib avait 30 ans environ, un visage moins austère que la plupart des Algériens. Sa femme était malade depuis l'accouchement de son 5^{ème} enfant. Nous l'avions mis en contact avec un ami médecin coopérant, Benoît Meyer, à Mouzaïa.

Pendant que nous buvions une tasse de café, je lui demandai comment cela se passait au domaine. L'Ofla lui achetait le kilo d'oranges entre 15 et 20 centimes et lui devait 6 millions. (Il ne précisait pas l'unité...centimes, millimes) Il n'avait pas de quoi payer les ouvriers. Il passait beaucoup de temps à envoyer des lettres de réclamation. Plusieurs domaines voisins avaient déjà déposé le bilan

Une nuit le gardien du domaine l'avait réveillé : un camion de l'armée stationnait dans la cour. Habib avait eu peur. Mais on venait simplement lui emprunter la machine à écrire. A minuit les militaires faisaient le recensement de la superficie des propriétés privées des petits fellah ! Habib devait leur donner des noms. Il ne leur avait rien révélé, il avait songé à son vieux père qui possédait 10 hectares, alors que la dernière réforme agraire fixait la superficie d'une propriété privée à 5 hectares maximum. C'était inacceptable, Kait Ahmed qui présidait les commissions et prônait la nationalisation était lui-même propriétaire de 300 000 hectares.

Benoît nous rendit visite. Il était heureux d'apprendre que les conseils juridiques de son beau-père avaient simplifié nos démarches pour obtenir la garde de Djamel. Benoît était un jeune médecin alsacien, solide et actif, toujours sur la brèche. Ce jour-là il voulait se plaindre à nous de notre amie Muriel : « La semaine passée elle m'a téléphoné à 11 heures du soir, c'était soit-disant urgent ! Samedi dernier, je n'avais pas terminé mes consultations, elle m'amène une jeune fille enceinte. Elle me la laisse en disant qu'elle reviendra la chercher. Il a donc fallu que je l'examine. Ce n'était qu'un retard de règles. Elle est insupportable ! Et d'ailleurs je ne supporte pas non plus sa façon de traiter Serge, à qui elle fait endosser la responsabilité du ratage de leur couple ... Difficile de dire qui est le plus névrosé des deux ! »

Benoît aurait aimé nous accompagner dans les Aurès, mais le travail l'obligeait à rester à Mouzaïa. Il nous chargea de lui ramener un tapis Nemencha – Babar . Chez les nomades, ces tapis servaient de séparation et de décoration à l'intérieur des kaïmas. Leur beauté réside dans la grande variété des motifs géométriques harmonieusement inscrits dans un champ de couleurs vives : carrés noirs, étoiles multicolores, triangles à lignes brisées, zigzagues en escaliers sur fond rouge sombre. En eux se tissent les traditions berbère et orientale.

Depuis quelque temps Malik, élève du Lycée Ibn Rouchd, venait régulièrement nous voir : je lui prêtais la machine à écrire, il passait des après-midi entières à mettre au propre ses poésies. Etrange écriture de ce jeune Algérien né à Tipaza. C'était explosif, instinctif :

il associait des mots qui résonnaient forts, dont la compréhension exacte semblait parfois lui échapper. Nous passâmes une journée à Tipaza. Sa mère nous invita à partager la galette de pain dans le gourbi qu'ils habitaient sur le flanc de la colline au-dessus de la mer. Pris au piège de la misère, Malik se débattait pour dépasser sa condition. Il me donna cette poésie :

La Folie

Les fortes fumigations
Des volailles sacrifiées
Le sang répandu
Le coq à faire tourner
Sept fois autour
De la tête de l'infirmes
La poule dont on crache
Sept fois dans le bec
Sont des signes de vénération
Véritable guérison
Véritable poison

Les psaumes
A entonner
Les amulettes
A pendre au cou
Les squelettes
Des crapauds et des tortues
A mettre dans l'oreiller
Et le plomb
A fondre dans l'eau de mer
Bouillante
Sous le sexe du malade
Sont des signes de vénération
Véritable guérison
Véritable poison

Le sang de l'Aïd
A conserver
L'amulette à mettre
Dans le vagin
De de la femme stérile
Et la grenouille morte
Gavée de grains
A lancer sur
La maison du voisin
Sont des signes de vénération. Etc.

Premier jour des vacances de Pâques. Course folle à Blida où l'avion emporta Claire et David. Le lendemain, Muriel et Nassim venaient s'abriter chez moi. Nous décidâmes de faire une virée dans le grand sud.

Après Biskra, une piste nous mena à une Zaouia : construction blanche d'où émergeaient plusieurs coupoles. « Le marabout entouré de ses disciples y enseignent le Coran, les gens viennent y passer plusieurs semaines, s'il le désirent », expliqua Nassim qui alla demander l'hospitalité. Muriel et Nassim s'installèrent dans l'école cachée entre deux monticules.

La nuit tombait sur les dunes, la lune presque pleine en accentuait les contours. Je me roulai dans les draps de sable. Par l'entrebâillement de mon chèche je guettais les étoiles filantes.

Réveil dans l'or bleuté, tombé du ciel, seul. Des femmes, une cruche en équilibre sur la tête se dirigeaient vers un point d'eau invisible.

A côté des palmiers au fond du cratère, deux garçons chargeaient les sacs de sable que l'âne remontait sur la crête, un travail de Sisyphe.

Au bas de la dune, une ombre remua, un corps enroulé dans un bournous.

Murviel, le 31.mars 1972

Opération éclair : David n'a plus ses végétations. Souhaitons qu'elles aient disparu à jamais.

J'ai téléphoné à Kamila. Nous avons décidé de nous rencontrer. Elle arrive demain et j'ai un peu le trac. Mes parents et nos proches semblent nous soutenir sans réserve dans cette aventure ...

Claire

Kamila fit avec simplicité le récit des événements qui avaient bouleversé sa vie. Elle raconta sa vie d'étudiante à Alger, sa rencontre avec le garçon de Sétif., leur liaison. « Comme je n'avais pas saigné, il était clair pour moi qu'il n'y avait pas eu de vrai rapport. Pour lui, par contre, cela signifiait que je n'étais plus vierge. Impossible de lui faire admettre le contraire...Il avait donc par la suite une bonne raison pour refuser l'enfant. »

On lui conseilla d'avorter. Mais Muriel l'aida à reprendre confiance dans la vie, à espérer. Elle lui permit de quitter son pays et de s'inscrire à l'université de Lyon pour poursuivre ses études en économie

Kamila expliqua la formule « accoucher sous le secret des couches ». Tous les frais étaient pris en charge par la maternité. La mère ne pouvait revoir son enfant que trois mois plus tard si elle était prête à le reconnaître, sinon l'assistance publique s'en chargerait : « On veut couper la mère indigne de l'enfant, la pousser à renoncer à lui, éteindre l'amour maternel, empêcher tout lien. »

Après le départ de Kamila, Jean-Pierre dit à Claire : « Refuser Djamel, ç'aurait été vous refuser ! »

Dans le hall de l'aéroport David me reconnut sans hésiter et s'accrocha à ma jambe. Je renaissais dans les bras de Claire.

Nous étions à peine arrivés à Blida que Malik se présentait à notre porte. Il voulait écouter l'émission des « Jeunes Plumes », où la semaine précédente, on avait lu ses poèmes. Je lui demandai d'aller chez les Maupin, car je voulais passer la soirée en famille.

Le lendemain il me remettait une lettre :

Mes chers parents,

Si je viens souvent vous voir à la maison, c'est parce que chez vous j'ai découvert la sympathie, la tendresse de mes parents. Être chez vous, c'est être chez moi. L'amitié est un principe sacré dont on ne doit pas abuser. C'est ce que je me dis à moi-même, à mon être extrêmement complexe et sensible à cause de ma pauvreté, à moi qui ai toujours regretté d'être venu au monde, à moi qui porte 20 années de souffrances atroces. Je sais aussi que livrer sa maison à quelqu'un, c'est livrer son cœur.

Mais en toute franchise ce qui, hier, m'a profondément blessé, c'est la chose suivante :

Je vous ai demandé, si je pouvais écouter l'émission des « Jeunes Plumes » et passer la nuit chez vous. Vous m'avez envoyé passer la nuit chez les Maupin.

Croyez moi, j'ai pleuré toute la nuit. Je me sentais orphelin. Si je viens chez vous, c'est justement parce que vous êtes mes proches.

Mais après l'orage, il y a toujours du soleil...et vous serez toujours mes parents.

Malik

Peu après Muriel nous apporta une lettre de Bruxelles :

Chère Muriel,

Cette lettre est destinée au couple qui va prendre en charge Djamel. J'ignore l'orthographe de leur nom. Transmets-la leur. Merci.

Nous nous trouvons en ce moment dans une grande insécurité matérielle et contraints de faire garder notre fils par ma mère. Il nous est impossible d'aménager une place à Djamel dans notre vie sans point de chute. Aussi les Beauvillain se sont-ils proposés pour garder Djamel jusqu'à ce que vous veniez le récupérer en Juillet. Jusque là, mon mari et moi-même, nous restons administrativement responsables de l'enfant. Les Beauvillain sont proches de nous. Nous comptons vivre avec eux et d'autres couples en un style de vie communautaire.

Que vous adoptiez Djamel me semble une heureuse solution pour lui. Il est essentiel qu'un homme puisse avoir accès à son origine ou hasard qui l'a fait naître au monde, ce qu'une famille d'adoption française prise au hasard n'aurait pas pu lui apporter.

Lio

Notre dernier grand moment en Algérie fut notre voyage dans le Tassili. Une amie coopérante ramena David en France. Nous partîmes avec un groupe de collègues.

Après le désert de pierres, après les torchères et les fumées noires d' Hassi-Messaoud, nous traversâmes le grand Erg Oriental. Les premières nuits nous dormîmes bien emmitouflés dans nos sacs de couchage, la tête enveloppée dans le chèche, ne laissant qu'une fente pour les yeux et la contemplation du ciel étoilé. Nous craignons les scorpions. La piqûre vint d'ailleurs : une rose du désert cachée dans le sable et qui attendait la prochaine pluie pour éclore, creva un matelas pneumatique. Le danger était rarement là où nous l'attendions. Un matin nous constatâmes avec effroi que nous avions passé la nuit, allongés en rang d'oignons sur la piste large d'au moins 300 mètres à cet endroit.

Un midi, nous pique-niquions à l'ombre de l'unique arbre. J'avais la manie de rechercher des pointes de flèches en silex, très répandues dans le Sahara. Au moment de me baisser pour en ramasser une, je vis la tête triangulaire d'un serpent. Le chauffeur tua la vipère à corne à coups de pelle.

Nous fîmes un détour par Ihérir, une oasis où les habitants vivaient dans des huttes rondes. Des toits de joncs chapeautaient les murs en pierres sèches. Sur les bords d'une profonde guelta jamais à sec poussaient de hautes herbes. Cette tache de verdure au cœur du décor minéral était un reste de la savane qui recouvrait le pays il y a plusieurs millénaires.

Nous bûmes le thé dans la hutte du chef du village. « Biotiques, aspirine ! » Nous lui abandonnâmes une partie de notre pharmacie. Il nous apprit qu'on avait tué le dernier crocodile au début du siècle dans la guelta.

Avant de quitter Ihérir pour rejoindre notre véhicule, nous trempâmes nos chèches dans l'eau de la mare. La montée allait être difficile, il était 13 heures. A mi-pente certains étaient déjà à la limite de leurs forces. Les gourdes étaient vides. L'un de nous pissa d'épuisement sur lui. Avec mes dernières gouttes d'eau, j'aspergeai le chèche de Claire pour lui éviter l'insolation. J'avais des visions : assis à la terrasse du café de la Comédie, je trempais mes lèvres dans la mousse fraîche d'une bière. A l'arrivée certains avaient jusqu'à 20 ampoules aux pieds.

A Djanet, nous chargeâmes une dizaine d'ânes de vivres et d'eau. Nous partîmes pour sept jours de marche sur le plateau du [Tassili](#) n'Ajjer, dans la forêt de pierres.

Deux guides nous accompagnaient : le plus âgé, en djellaba verte, était un homme pieux. Avant de se prosterner pour la prière, il faisait ses ablutions en se frottant les mains d'une poignée de sable. Avec lui nous visitâmes les sites de Tamrit, Tan Zoumaïtak et de Sefar. Après la journée de marche à travers les rues et ruelles creusées par les eaux, érodées par les vents, au milieu des rochers aux silhouettes tourmentées, tour à tour émerveillés, écrasés par elles, nous dormîmes dans les abris où jadis vivaient les habitants du Tassili. Autour de nous les peintures faisaient corps avec la paroi voûtée. N'étais-je pas allongé dans un abri- sanctuaire, dans un lieu de culte ? Les miaulements du vent me réveillaient la nuit. Etaient-ce les « Djénouns » qui hantaient ces lieux abandonnés ? J'étais au cœur du labyrinthe.

Le deuxième guide, plus jeune, habillé à l'européenne, prit la relève. Il devait nous conduire aux sites d' Ozanearé, d'Inaouanrhat et pour finir à Jabbaren. Etais-ce par paresse ou par animosité à l'égard des coopérants ou par roublardise ? Il refusa de nous emmener à Jabbaren, le site qu'il ne fallait surtout pas manquer. Il y eut une vive discussion qui faillit dégénérer en empoignade. Soudain le guide tourna le dos et partit comme s'il voulait nous abandonner. C'était maintenant qu'il fallait lui tenir tête. Sans même nous concerter Claire, un collègue et moi emboîtâmes son pas. Pendant une heure il tenta de nous distancer. Il

nous sous-estimait sans doute, nous ne l'avons pas lâché. Vaincu, il se coucha à l'ombre de l'unique tamaris qui poussait à la ronde. Quand tout le groupe nous eut rejoint, il daigna nous emmener au site de Jabbaren. Nous pûmes enfin admirer le troupeau polychrome. Plus loin l'archer brandissait son arme et semblait ne plus être soumis aux lois de la pesanteur, il traversait l'espace d'un bond. Chassait-il ou exécutait-il une danse ? Deux gazelles s'échappaient au galop, un groupe d'archers regardaient fuir un animal à cornes, deux mains aux doigts écartés avaient marquées la paroi de leurs empreintes. Des tableaux à l'infini dans ce musée à ciel ouvert. Au pied des parois des godets creusés dans la pierre avaient servi à mélanger les peintures obtenues en broyant les roches rouges et jaunes.

Le dernier soir, avant de rejoindre Djanet, nous partageâmes le campement avec un groupe de nomades. Ils faisaient cuire la galette de pain dans le sable. Après le repas, l'un d'eux sortit sa derbouka. Un jeune Touareg en gandoura bleue se leva et se mit à danser. Quand le musicien accéléra le rythme, le danseur le suivit jusqu'à la transe. Lorsqu'il atteignit l'instant paroxystique, il s'effondra. Nous fûmes effrayés, le croyant victime d'une syncope. En fait, la danse devait le mener jusqu'à ce point où il perdait la maîtrise de lui-même, pour la retrouver quelques instants plus tard dans un éclat de rire.

Muriel nous attendait à Blida avec une lettre d'espoir que Kamila lui avait envoyée :

J'ai eu la force de confier Djamel à Gui et à Claire. Ce qui me console un peu, c'est de constater que malgré tout, l'amour reste le grand vainqueur. Chacun s'est oublié un peu pour penser à Djamel, chacun l'a reconnu. L'amour a dépassé les pays, les coutumes, les races. Djamel est terriblement aimé, presque d'un amour universel : d'Alger à Bruxelles, de Lyon à Montpellier ! Ça me reconforte de pouvoir penser que Djamel est le fils de nous tous.

Kamila

Les dernières semaines passées à Blida, je n'eus pas eu un instant à moi : je naviguais dans le dédale administratif, j'étouffais dans la paperasserie. Je faisais la navette entre Blida et Alger, entre le Consulat français et le Ministère algérien. Que de bureaux visités, que de tampons pour obtenir l'autorisation de quitter le pays. Je vendis la Simca à la sage-femme à l'affût de tout ce qui était récupérable et bon marché.

Juillet 1972 : dernière image :

Eucalyptus
Arbre des soifs profondes
Arbre des clartés hautes
Torsades rouges
Ecorces blanches
Enroulement parfumé
Vertige des ramures

Sans tarder nous sommes allés à Bruxelles, impatients de te serrer dans nos bras, inquiets aussi : à partir de ce jour nous n'allions plus jamais nous séparer, ni de toi, ni de l'Algérie que nous venions pourtant de quitter et que tu ne connaissais pas. Aurions nous la capacité de t'aimer ?

Les Beauvillain partageaient avec d'autres couples une grande maison située dans un parc. Jean, ingénieur commercial de formation, avait renoncé à ce métier et se consacrait à la photo. Son épouse était psychologue. Et toi, Djamel, assis dans un baby-relax tu mangeais une banane écrasée que Moggy, la garde des enfants, te servait à la cuiller. Tu n'avais pas bonne mine. Dès que le goûter fut terminé, Claire te prit dans ses bras. Tu avais gardé le poids de tes trois mois. Moggy nous apprit que tu avais souvent la diarrhée. Soudain silencieux, David te fixait des yeux. Nous étions tous dépassés par l'événement. Tu n'y comprenais plus rien : nous étions tes nouveaux kidnappeurs. Et c'était d'autant plus vrai que nous n'avions pas de papiers nous autorisant à te ramener en France.

Claire et moi prîmes une matinée de liberté pour visiter Bruxelles. Au retour nous cherchâmes David : il s'était enfermé dans le coffre de la voiture, comme s'il avait peur que nous repartions sans lui.

Nous nous sentîmes mieux, une fois la frontière derrière nous. Nos regards sans cesse se tournaient vers toi, dans ton moïse, emporté dans le flot de la circulation. Tu somnolais et nous demandions à David de rester calme, mais il avait déjà envie de te taquiner.

Fin juillet Kamila nous écrivit

J'ai commencé à m'inquiéter de votre long silence. Est-ce que le voyage s'est bien passé ? Avez-vous passé la frontière sans problèmes ? J'ai reçu votre lettre aujourd'hui. Je te sens un peu nerveuse, Claire ! Je te comprends. J'ai été contente d'apprendre le lieu de votre mutation : Toulon comme Muriel. Ce n'est pas très loin de Lyon. Je pourrai de temps en temps vous rendre visite et embrasser Djamel.

Je n'ai pas eu le temps de m'occuper davantage des problèmes de la nationalité de Djamel. Je suis caissière à Carrefour, j'ai des horaires intenable, au lieu de 9 heures, j'en fais 10. Le boulot est crevant et quand je rentre le soir, je n'ai qu'une envie, c'est de prendre une douche et mettre au lit. Je n'ai même plus la force de lire le journal. Heureusement que j'ai réussi à mes examens de sciences économiques.

Kamila

Et 3 mois plus tard :

...Pour vous éviter d'éventuels ennuis dans vos démarches, voici la date approximative de notre mariage : début avril, date imposée par les délais de demande de bourses dont je ne peux en bénéficier que si je suis Française.

Suivait un mot de Denis :

Pour ce qui est de Djamel notre position n'a pas changé d'un iota ; la décision qui avait été prise par Kamila de vous le confier était bonne et de toute façon je ne me serais pas senti le droit d'intervenir dans un problème aussi important, qui ne regardait en fin de compte que Kamila et vous. Nous souhaitons au contraire que toutes vos démarches aboutiront dans les meilleures conditions, dans l'intérêt de Djamel. Amitiés

Denis Kamila

Un avocat de Montpellier plaida pour nous l'obtention de ta garde définitive. Le jugement fut enfin rendu le 5.12.73. On t'accorda d'office la nationalité française car Kamila était née en Algérie, du temps où le pays était un territoire français.

Claire et moi rencontrâmes une seule fois Kamila et Denis Marchais à Toulon, chez Muriel. Je ne gardai pas de souvenir particulier de la soirée passée ensemble. Un sentiment de malaise nous unissait. Kamila savait que tu dormais dans une maison voisine et qu'elle renonçait à te revoir.

III

A Ch'Gaga, Omar, le seul nomade en ce lieu envoya sa fillette, Fatima, habillée de rouge en éclaireuse sur la crête de la dune. Peu après il nous reçut sous sa tente. Allongés sur un tapis, nous bûmes le thé que la petite Fatima était allée chercher chez l'une des épouses. Cinq femmes vivaient avec Omar, sa mère et quatre épouses qu'il ne nous montra pas. Elles habitaient dans des cabanes situées à des distances respectueuses, les unes des autres. A tour de rôle, Omar honorait chacune de sa visite, me précisa-t-on. Des cinq enfants annoncés je n'en voyais que deux, Smaïn et Fatima, les trois autres seraient-ils déjà trop adultes ? Omar retira d'un sac le pain de sucre qu'il émietta avec un marteau en laiton. Il y avait quelque chose de cérémonieux dans chacun de ses gestes. Quand tout le monde fut servi il coupa un dernier morceau de sucre et le suça. Les chèvres étaient déchaînées, affamées sans doute, elles grimpaient sur le toit de la tente. De quoi pouvaient-elles bien se nourrir ici, il y avait d'un côté des dunes à l'infini, de l'autre un oued à sec.

Plus de tamaris, rien que du sable et du soleil. C'était notre dernier jour, nous allions rester sur place. Mustapha et Saïd montèrent la tente pour la première fois. Elle était ouverte des deux côtés pour favoriser un courant d'air. Allongés sous la toile, la bouteille d'eau à côté de nous, le temps nous engloutissait, un temps qui passait, sans vraiment passer. Je n'avais rien à faire. J'étais plombé au sol. La vie d'Omar serait-ce aussi cela : rester allongé sous la tente, suer, dormir jusqu'au soir, boire du thé et prier.

Une journée sans ombre, sans tamaris, une journée dans les dunes, dans la lumière tamisée d'une toile de tente. Tu somnolais, je t'observais : hier encore tu étais ce bébé que nous ramenions de Bruxelles, David attentif et inquiet à tes côtés. C'était à Saint-Quentin que Claire et moi, nous avions décidé d'adopter un enfant. Nous venions d'être nommés professeurs d'allemand, Claire au Collège, moi au Lycée Technique, enfin la vie active après tant d'années d'études ! Nous habitions rue Gustave Eiffel, dans un immeuble HLM. Deux entrées plus loin logeait un prêtre ouvrier, jésuite, et le curé de la paroisse qui faisait construire son église à deux pas de là. Nous assistions à leurs réunions. « Enfin des prêtres, des vrais, pas comme à Pfastatt ! » Nous participions à la vie du quartier : nous donnions des cours d'allemand aux adultes, sollicité par un militant C F D T, je fis des conférences sur le système fiscal. Le désir de partager, d'aimer, ça nous a fait éclore spontanément comme la rose du désert, enfouie hier, émerge des sables après l'averse. Nous avons lu un livre d'Oriana Falaci où il était question de son adoption d'un enfant vietnamien. Elle soulignait que par rapport à la souffrance qu'endurent tant d'enfants dans le monde, son geste n'avait que la valeur d'une goutte d'eau dans l'océan. Mais ne sommes-nous pas plusieurs milliards d'êtres humains sur cette terre ? Et un milliard de gouttes d'eau pourrait bien être une quantité suffisante pour faire naître au moins un lac ! La compassion et l'action, même minimes peuvent avoir des conséquences non négligeables.

Par courrier j'expliquai au Père Ferdinand, un ami de ma mère responsable d'une mission à Madagascar, que Claire et moi serions prêts à accueillir auprès de nous un enfant malgache. Dans sa réponse il nous en dissuada.

L'étape suivante fut Blida : cette fois le destin frappa à notre porte, Claire l'ouvrit toute grande pour t'accueillir, Djamel.

Il était écrit que tu devais retrouver Kamila. En effet, comme la faucille discrète et miraculeuse, la faucille qui brise le jeûne, Kamila se manifesta : elle venait de traverser la nuit, la révolution s'achevait, la révolution qui avait duré 26 années. Une voix au bout du fil : « Djamel ! » et tes rassurantes paroles « J'aime la vie ! » Ces mots l'ont-ils consolée ? Ont-ils adouci sa révolution, sa traversée du désert vide de toi ? Toi, toujours en pensée, jamais en chair, toi sans image, toi nuit de remords, toi sans baisers ! Ou alors tes paroles ont-elles augmenté l'indicible, rongeur regret de t'avoir abandonné, de ne pas avoir eu le bonheur de partager ton amour de la vie ?

Oui, il était écrit que tu devais retrouver Kamila. Tu étais en première année de thèse à la Faculté des Sciences de Montpellier quand elle t'a appelé. Elle était professeur dans un lycée de Lille. Tu apprenais aussi que tu avais un demi frère, Maxime. Et tu demandas pour votre première rencontre à ton frère, David, de t'accompagner, sa présence te fortifiait, montrait que tu n'étais pas seul, que toi et ton frère vous étiez unis comme les deux doigts d'une main.

Claire craignait les visites à Lille : Kamila allait-elle lui ravir son rôle de mère ? Rien ne pourra jamais effacer le lien charnel entre Kamila et toi. Mais pour Claire il s'était agi d'une mise au monde d'une autre nature et tu sondas longtemps la qualité de son amour. David, ton frère, marchait sur un trop plein d'amour et, toi, Djamel, tu surfaiss sur un miroir vertigineux.

Quant à moi je voyais les retrouvailles comme l'aboutissement naturel, nécessaire : toi, dans les bras de ta mère, cette mère manquante, tant de fois imaginée et Kamila serrant un bel homme, son fils, le grand revenant, contre son cœur. Une inconnue demeurait : qui était ton père géniteur ? Kamila n'a pas su te renseigner à son sujet. Mon rival restera par conséquent un père fantasmé. Pourtant, à ma façon je t'ai mis au monde. Je transformai ton statut d'enfant en « garde définitive », en fils à part entière, en frère de David. Je te donnai mon nom. Tu m'accompagnas chez l'avocat qui avait la charge de ton dossier d'adoption. Il te proposa d'inverser tes prénoms, tu insistas pour rester Djamel, Emmanuel. De retour à la maison, tu me dis : « Quand je serai grand, je voudrais aussi être avocat ! »

Une grande complicité vous unissait, David et toi. Il y avait cependant entre vous deux une différence que rien ne pouvait gommer, tu essayais par tous les moyens de compenser le manque qui t'habitait. Tu essayais de rattraper David en courant plus vite, en comptant mieux que lui. David, l'aîné, souffrait de ce harcèlement. Il avait un sérieux concurrent qui allait peut-être lui ravir sa place de préféré. Il se mit à bégayer.

Il fallait capter l'attention : tu allais au-devant des demandes des autres. Tu buvais les paroles des adultes, tu parlais comme un livre, tu étonnais par tes connaissances. Quand tu ne pouvais pas te faire remarquer par ce biais, tu utilisais la provocation. A l'école cette attitude te rendit souvent difficile à dompter. Je te comprenais : dans les situations limites, dans les tensions, ton mal-être se diluait, les problèmes occultaient le « problème » jusqu'au jour où tu découvris que nombre de problèmes pouvaient être résolus par les mathématiques, pour lesquelles tu te passionnas.

Et tu compris qu'il ne fallait pas chercher à exclure, mais à inclure : S'accepter avec ses cicatrices, en décrypter le sens, les rendre belles.

Notre voyage avait commencé avec la faucille et se terminait avec la pleine lune. Comme un point sur le « i » du minaret ! « Mes gènes sont arabes et pourtant je ne me reconnais pas vraiment dans ce pays. Je suis différent, même si mon faciès affiche le contraire ... Je viens de tourner une page. » Tu cherchais à faire en toi la part entre l'inné et l'acquis ; la réponse ne faisait plus de doute : « La balance penche du côté de l'acquis. Ce que je suis m'a été donné par mon vécu, mon éducation, par l'amour reçu, on est son histoire. L'inné, c'est la rampe de lancement, l'acquis la fusée chargée d'une mission et guidée par le savant qui à chaque instant calcule la trajectoire. Certes, l'histoire des fusées nous enseigne qu'il y a des ratés ! »

« Mon faciès aussi parle ! ajoutai-je ... N'ai-je pas fait travailler les neurones du policier en civil à l'aéroport de Marrakech ? Je suis ton père, sans l'être tout à fait. Et pourtant, je me sens plus père que jamais. »

Dernier repas sur la crête d'une dune : d'un geste Mustafa écrêta le sommet et sculpta une table. Saïd y alluma un petit bûcher. Omar, notre invité s'était couché à cheval sur la crête comme sur une femme. Nous chantions. Tu entonnas un chant en hébreu. Les flammes tremblaient dans les yeux grands ouverts d'Omar qui fixaient un point inexistant dans la nuit.

Cinq heures du matin : l'horizon s'éclaircissait, peu à peu le jour atténua, puis absorba les étoiles. Tu avais surpris la dernière étoile filante. Tu courus sur le sommet de la dune, je te suivis pour assister à la première morsure du soleil, capter l'instant où il trancherait la ligne pure de l'horizon.

Nous vîmes les femmes quitter leurs cabanes, emmener le troupeau vers les rares plantes qui végétaient dans le lit de l'oued. En-dehors d'Omar qui rencontraient-elles, ces femmes ? Leur modèle de vie, pourrait bien être celui du troupeau, qu'Omar observait de loin avec les jumelles dont il était fier, pasteur qui veillait du haut d'une dune sur son troupeau de chèvres et d'épouses.

Omar avait tout le désert pour lui. Il avait des besoins de nomade. Il était le maître incontesté des lieux. Il priait et n'avait de comptes à rendre qu'à Dieu. Omar savait que le nomadisme allait mourir, que ses enfants allaient fuir le désert. Omar survivait.

Les maladies il les soignait à sa manière : l'eczéma avec des compresses de sable mouillé à l'urine de dromadaire, la rage de dents par l'extraction. Mais il ne refusa pas les comprimés de Doliprane que tu lui remis. Il pensait qu'ailleurs les hommes avaient des remèdes à tout. Mais lui, il avait choisi de vivre, souffrir, aimer là où il possédait tout et rien à la fois.

Un 4x4 lui livra un sac de farine : c'était bientôt le ramadan.

Dans le désert, on reprenait ses marques humaines : espace, lumière, soif, silence. Je redevenais ce grain de sable, ce rien que j'étais, mais j'y étais vêtu d'infini, couronné d'étoiles. Aucun parasite ne brouillait la communion. La contemplation neutralisait peurs et

angoisses Il y avait peu de devenir, beaucoup d'être. Oui, nous avions besoin du désert d'Omar, de retrouver le sens perdu du nomadisme, nous les locataires des cages dorées.

Ça me pesait de retourner dans le tapage occidental. Courir, aller de plus en plus vite, à quoi bon ? Le désert me donnait le rythme du dromadaire, l'espace, l'aridité, le silence. Le désert me donnait au temps, m'imposait son imperturbable mouvement d'horloge, l'alternance du jour et de la nuit, la ponctualité des étoiles, de la faucille, du soleil. J'assistais aux magistrales manifestations du Créateur.

Déjà le lait de l'aube effaçait la voie lactée, annonçait la naissance du jour. Nous entrâmes une dernière fois dans les dunes, dans l'irréel d'ici-bas, l'au-delà aux longues courbes envoûtantes, dans l'entrecroisement des lignes pures. Nous marchâmes sur le dos froissé, sur le frisson figé d'une pente. J'étais apaisé, j'étais au bout du voyage. J'assistais au lever du jour qui chassait les ombres, réveillait les dunes. Je renaissais avec elles.

Soudés par les éléments, par l'espace et le temps partagés, nous n'avions pas beaucoup parlé durant le voyage. Mais nous avons vu le même ciel, les mêmes étoiles, respiré le même air, senti sur notre peau le même « chergui ». Les paroles étaient devenues secondaires. Nous nous étions couchés à la même heure dans le vaste désert, face à la carte céleste, face à l'infini. Et nous avons marché vers l'horizon qui s'éloignait. Notre voyage aurait pu continuer toujours. S'était-il arrêté ?

Béziers, octobre 2004